

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue Saint Jean n. 39.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mos.

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fêtes excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Mercredi 8 mars. — Combat de Berg-op-zoom (Hollande), par le général Bissauet (1814).

## FRANCE.

— Voici en quels termes la *Revue de Paris*, dont la chronique politique est toujours d'une circonspection excessive, parle de l'état de l'union douanière et du cabinet qui le repousse:

« L'union franco-belge, dit-elle, est une de ces questions qui demandent, chez les hommes politiques qui s'en font les promoteurs, un dévouement véritable; elle aurait besoin d'un ministère homogène, qui ferait de la réussite de son projet la condition même de son existence. Nous n'avons aujourd'hui rien de pareil. Loin d'être homogène, jamais cabinet n'a été plus divisé sur une question grave. Il n'y a vraiment que deux membres du ministère qui ait une opinion positive en faveur de l'union, et, nême pour eux, il existe des restrictions et des nuances dont il faut tenir compte. M. Guizot comprend tous les avantages politiques de l'union franco-belge; il serait sensible à la gloire d'y mettre son nom; toutefois, il n'est nullement disposé à sacrifier sa position politique à cette question. Ainsi le ministère dirigeant, qui devrait montrer le plus de décision, est comprimé lui-même dans la libre expression de sa pensée par des considérations personnelles. A côté de M. Guizot, M. Lacave-Laplagne s'est livré à une étude approfondie de tous les détails de la question. Son activité lui a permis de déterminer d'une manière nette et précise les conditions auxquelles l'union commerciale peut se faire entre la Belgique et la France, et, en ce moment, le ministère belge examine ces conditions, ainsi que nos projets de tarifs. Ainsi, M. le ministre des finances a fait tout ce qui dépendait de lui, il a poussé les travaux préparatoires avec vigueur; quant aux difficultés politiques; ce n'est pas à lui qu'il ap-

partient de les résoudre maintenant. A part M. Guizot et M. Lacave-Laplagne, l'union franco-belge ne rencontre plus dans le cabinet qu'opposition ou indifférence.

« Les uns la combattent ouvertement et font cause commune avec ses adversaires les plus prononcés; les autres demandent pourquoi le cabinet se créerait à plaisir des difficultés, des embarras: n'est-il pas plus sage de s'abstenir et d'éviter une question péni- leuse? Ce n'est pas avec une pareille divergence de vues et de sentiments qu'un ministère peut se flatter d'arriver à une solution. Le tort du cabinet est de n'avoir pas dès l'origine consulté ses forces et sondé ses reins. C'est lui qui a pris l'initiative de la question, qui a forcé le pays de s'en occuper, qui l'a produite comme opportune, comme venue à maturité, et cependant aujourd'hui il déclare l'union impossible, du moins pour longtemps. »

— La cour n'est pas du tout d'accord avec le ministère sur les principales dispositions relatives à la seconde partie de la session; le ministère, qui aime peu l'éclat des solennités législatives et qui voudrait affaiblir et même neutraliser l'intérêt qui s'attache à l'ouverture des chambres, conteste la nécessité de l'intervention de la couronne dans cette circonstance; il cherche même à prouver qu'elle serait peut-être dangereuse, en prêtant à une session une importance qu'elle ne saurait avoir, et en excitant l'émotion publique, au moment où les affaires politiques font craindre de fâcheuses complications.

Mais le château, qui tient à ses prérogatives, surtout à celle qui lui fournit l'occasion d'une scène d'apparat, n'est pas disposé à faire un pareil sacrifice aux inquiétudes du cabinet; plus celui-ci insiste pour la suppression du discours de la couronne, qu'il présente comme un hors-d'œuvre et comme une répétition, plus le château se raidit contre les exigences du ministère, et on parle même de récriminations assez vives qui témoigneraient d'une grande irritation.

À la cour, il ne manque pas de gens qui reprochent déjà au cabinet les calculs d'un égoïsme étroit, les spéculations d'une ambition sans mesures qui sacrifierait les intérêts les plus précieux à l'espoir de conserver des portefeuilles qui manquent à chaque instant d'échapper à des mains débilés et peu dignes de les porter. Les courtisans sont en ce moment bien loin d'être

ministériels, et il y a là un grave symptôme de chute imminente pour le ministère.

Ces manifestations commencent, du reste, à l'inquiéter, et quoiqu'il n'est pas encore cédé sur le chapitre du discours de la couronne, son langage tendrait à faire croire que, si le château persiste dans sa résistance, il finira par triompher. Cependant le ministère poursuit son système d'amoindrissement pour l'avenir de la session prochaine. « Ce sera, disait dernièrement un membre du cabinet, avec cette affectation de légèreté qui le caractérise, une session pour l'ami Teste, et c'est à lui d'en dresser le programme. Il s'en suivrait que l'intention du cabinet serait d'enfermer la discussion dans le cercle des intérêts matériels, et que les travaux d'utilité publique devraient absorber tout le tems de la session.

Cependant, il est douteux que M. Guizot consente à s'effacer devant M. Teste, et à lui abandonner les honneurs exclusifs du programme, car ce n'est pas aux jours des premières représentations que les premiers rôles se font remplacer par les doublures.

(Patrie.)

— On lit dans le *Patriote des Alpes*:

« Un tragique événement a répandu hier la tristesse dans notre ville (Grenoble). Pour le motif le plus futile, une discussion de jeu, deux officiers des chasseurs d'Orléans se sont rencontrés au polygone à quatre heures du soir et ont payé de leur vie leur trop grande susceptibilité. Les efforts impuissants des deux témoins n'ont pu empêcher l'issue fatale de ce combat; l'acharnement des adversaires était tel qu'ils se battaient en aveugles. M. Dallier, lieutenant décoré, officier d'un grand mérite, ayant fait ses preuves en Afrique et portant sur son corps d'honorables cicatrices, est resté mort sur le terrain. Son adversaire, M. Boudin, sous lieutenant, atteint de plusieurs blessures, dont une très grave, a été transporté à l'hôpital militaire, et a succombé trois ou quatre heures après.

— Le correspondant de Paris, du *Times*, adresse à ce journal une lettre, concernant les affaires d'Espagne, qui est ainsi conçue:

« Je vous ai annoncé, dans une précédente lettre, que le roi Louis-Philippe ne souffrirait pas que la reine Isabelle épousât un prince qui

lorsqu'arriva de Paris le premier consul. Il s'annonça par des éclats de voix dans l'escalier. Des laquais passèrent auprès de moi, en courant; l'un d'eux dit: « Le temps est à l'orage. » Il s'écoula encore près d'un quart-d'heure pendant lequel le cœur me battit fort, je vous assure. Enfin un homme vêtu de noir vint me chercher et me conduisit dans le salon où j'avais été reçu le matin.

Josephine était assise sur un canapé avec sa fille, mademoiselle Hortense Beauharnais. Josephine était en robe rose, ses cheveux assez courts étaient relevés par un peigne des plus simples. J'aurais pu les toilettes de femme; mais celle-ci me permit faire exception, tant cette élégance semblait naturelle et tant elle était de bon goût. Mademoiselle de Beauharnais était vêtue de blanc. Le premier consul portait un uniforme gros bleu avec des revers blancs, collet bleu et des retroussis rouges. C'était l'uniforme des grenadiers à cheval de la garde des consuls. Il était dans un fauteuil devant un guéridon, sur lequel il s'appuyait des deux coudes. Il me regarda de son diable de regard qui vous transperçait jusqu'au fond de l'âme. Je n'avais jamais été

## FEUILLETON.

EXTRAIT DES CAMPAGNES DE M<sup>lle</sup> THERÈSE FIGUER.

Dile Sans-Genre.

Ex-dragon aux 15e et 9e régiments, écrites sous sa dictée.

PAR SAINT-GERMAIN-LEDUC.

(Suite.)

Quand je me fus soigneusement repue de cette gloire, j'apaisai le terrible animal et je mis pied à terre. Je montai l'escalier, ma lettre à la main, la présentant à chaque femme que je rencontrais. Bien que je connusse déjà la première consulisse, je prenais toutes les femmes pour elle, tellement j'avais perdu la tête. Madame Bonaparte, ou plutôt Joséphine, c'était déjà son nom populaire, et c'est celui que j'aime le mieux à dire; me montra autant de bienveillance que lors de ma présentation. Elle voulut que je me promenasse

avec elle dans un parterre où elle faisait cultiver ses fleurs de prédilection. « Que vous êtes heureuse d'être brave, me disait elle, de n'avoir peur ni d'un cheval, ni du canon! Moi j'ai peur de tout. J'ai beau me raisonner, c'est plus fort que moi. Ici, dans ce parc, le premier consul a exigé que je montasse à côté de lui sur les coussins d'un boghey qu'il contaisait lui-même. Quand je me suis vue ainsi suspendue en l'air, j'ai tremblé, j'ai supplié. Il prenait plaisir à raser les arbres, je baissais la tête sous les branches, je criais de détresse. Il mettait la roue tout au bord d'un bassin, je fermais les yeux, je me sentais mourir. J'ai failli en faire une malade. Ma chère enfant que je voudrais avoir votre courage! Mon mari n'aurait plus le droit de me traiter de poltronne, il me permettrait de le suivre partout, je l'accompagnerais dans toutes ses campagnes. » Et la bonne Joséphine souriait, et elle me priait de lui répéter mon histoire, de lui apprendre surtout comment le courage m'était venu.

Vers les cinq heures on me servit à dîner dans une salle de l'appartement de madame Bonaparte. Je commençais la digestion tout en regardant les tableaux,

n'appartiendrait pas à la famille des Bourbons. Le roi ne veut, ni d'un Cobourg, ni d'un prince autrichien, et si Isabelle épousait un prince étranger au Bourbons, se serait un cas de guerre. La résolution du roi est immuable sous ce rapport. Aussi s'est-il montré plus ou moins favorable à don Carlos, à la reine Christine ou à don François de Paule, à mesure que leurs chances sont devenues plus avantageuses. Cette affaire amènera une foule d'événements fâcheux pour l'Espagne; car le roi n'est pas un homme à abandonner une idée qu'il a conçue, bien qu'il ait dit qu'il lui était indifférent qu'un de ses fils montât sur le trône d'Espagne. Il faudra que les cinq grandes puissances européennes se réunissent en congrès pour la régler. Un ambassadeur d'Espagne devra y assister. Tout cela est bien beau pour le roi, mais l'Europe ne tolérerait pas plus l'intervention de la France en Espagne, aujourd'hui, qu'elle ne l'a tolérée en 1808, 1813 et 1814. Le roi n'aime pas à voir des reines étendre leur puissance sur de vastes pays, cela est contraire à son système, qui tend à établir qu'il faut un homme à la tête d'un gouvernement. Quoiqu'il en soit, l'Espagne n'accepterait pas une conférence des puissances, si les puissances n'étaient pas d'accord avec elle.

**Barcelonne.** Cette ville est plus que jamais d'après les dernières nouvelles, sous le coup d'une réaction cruelle qui avec le bombardement excite en France les justes clameurs de la presse, tandis que les feuilles anglaises cherchent évidemment à atténuer, à justifier même de tels actes. Merveilleuse influence des cotons, s'est-on écrié!

En Espagne, tandis que toute la presse libérale proteste énergiquement contre la conduite d'Espartero, et contre toute concession à l'Angleterre sans l'assentiment du pouvoir législatif, un des organes de la régence déclare que si la France ne rappelle point son consul à Barcelonne, M. Ferdinand de Lesseps, le gouvernement espagnol se verra forcé de lui imposer son rtrait.

Au milieu de ces déclamations contre un honorable employé, il paraît que son unique délit est d'avoir accueilli à bord des bâtiments français quelques personnes et quelques familles compromises auxquelles la station anglaise

intimidée devant personne, mais, ma foi, devant lui je me sentis moins à l'aise que devant mon brigadier. Le souvenir du passé, le remords entraînait pour quelque chose dans mon émotion. "Eh bien! monsieur Sans-Gêne, me dit-il (il me traita de monsieur), me trouvez-vous toujours aussi laid qu'à l'époque du siège de Toulon?" "Je rougis jusqu'aux oreilles, j'aurais voulu pouvoir disparaître sous le guéridon. Néanmoins, je trouvais la force de balbutier: "Mon général..." Mais lui, sans m'écouter, continua en s'adressant à Joséphine: "Sais-tu qu'elle m'a appelé moricaud! Elle a dit que j'étais plus jaune que mon plumet. Elle était furieuse, elle prétendait me forcer à tirer le sabre avec elle. "Il profita de la situation pour me rendre avec usure tout le persiflage qu'il avait alors si noblement supporté de ma part à la table de son général en chef Dugommier, Joséphine et sa fille riaient aux larmes. Enfin, la compatissante Joséphine, se dévouant pour arrêter le torrent d'épigrammes, se hasarda à dire: "N'importe, je l'aime, et je voudrais bien avoir le courage de me trouver là comme elle. "Sa fille ajouta: "Si c'était alors une mauvaise langue, c'était du moins un bon soldat. "Et là-dessus, moi, qui me vis deux protectrices si charmantes, de prendre aussi la parole: "Puisque le général a bonne mémoire, il n'aura peut-être pas oublié davantage qu'au siège de Toulon j'ai su porter des cartouches." Le premier consul, prenant un visage sérieux, daigna consacrer une courte phrase à mon éloge. Quand dans ma solitude, et maintenant que presque tous mes anciens camarades sont morts, je me rappelle cette scène, ce visage qui était devenu si imposant et si bon, cette voix brève et si vibrante, et que je crois encore en-

avait refusé asile. A ce dernier fait on ajoute comme chose sûre que plusieurs officiers anglais se trouvaient le 3 à Monjou pendant le bombardement et que le *Rodney* débarqua plusieurs caissons de fusées à la congrève qu'on devait le lendemain lancer sur la ville si elle ne se rendait pas.

## AU REGENT D'ESPAGNE.

Air des Trois Couleurs.

Duc, vous partez, le cœur blessé, l'œil sombre;  
Et sur vos pas cavaliers, fantassins,  
Forêt de fer que rembrunit votre ombre,  
Vont seconder vos terribles desseins.  
Oh! regardez sous le marbre et le chaume;  
Duc, chaque voix vous implore en passant!  
Vous le savez, vous régent du royaume,  
La pauvre Espagne a trop versé de sang.

Depuis que Dieu brisa ses destinées  
Le monde a vu le géant espagnol  
Son malier triste au pied des Pyrénées.  
Comme un lépreux oublié sur le sol.  
Vous, monseigneur, qu'en des heures amères,  
La guerre fit glorieux et puissant,  
Prenez pitié de vos malheureux frères...  
La pauvre Espagne a versé trop de sang.

Ces révoltés qu'un jugement farouche  
Livra, dit-on, au sabre du vainqueur,  
Avaient des mots de pardon dans la bouche,  
Des sentiments généreux dans le cœur.  
Or—et c'est Dieu lui-même qui l'ordonne—  
Duc, désarmez un courroux meugnant,  
Et pardonnez à celui qui pardonne...  
La pauvre Espagne a versé trop de sang.

De nobles fronts, secouant leurs cheveux,  
Se sont dressés au milieu du combat;  
Oserez-vous dans des langes funèbres,  
Ensevelir aussitôt leur éelat?  
Dans les périls que son ardeur affronte  
L'homme de cœur brave l'orgueil puissant;  
Mais, monseigneur, la clémence le dompte...  
La pauvre Espagne a versé trop de sang.

Dans les beaux soirs, quand la brise fredonne  
Et se marie aux chansons des marins,  
Les yeux en pleurs, la triste Barcelonne  
Chanta souvent de douloureux refrains.

tendre d'une telle bouche tomber ces cinq mots: "Mademoiselle Figueur est un brave" tout mon sang fermentait, il me semble que je suis grande de six pieds. Et puis ensuite je me demande si c'est bien à moi, en effet, à moi, pauvre vieille, qui habite un hospice, que pareille chose est arrivée, si elle est arrivée réellement à quelque femme, si je ne fais point un rêve. Je finis par ne plus penser qu'à l'empereur, à sa chute, à son affreuse mort. Je sens mon cœur qui se serre, je fonds en larmes, je sanglote sur ma chaise de paille, près de la fenêtre de mon étroite et sombre mansarde, à côté de la cage où gazouillent mes petits oiseaux.

Un laquais apporta un plateau sur lequel étaient deux verres et un flacon. Le premier consul versa et me fit l'honneur de trinquer avec moi. Ce jour-là, pas plus qu'aujourd'hui après quarante ans, je n'aurais su dire quelle liqueur j'avais. Joséphine parla de mon avenir. Le premier consul décida que j'irais à Saint-Cloud, que je n'avais pas besoin de retourner à Paris. "Sans-Gêne sera ta femme de chambre," dit-il gaiement à Joséphine. Je déclarai que j'acceptais, mais à condition que je ne quitterais pas mes culottes. Joséphine pensa qu'il était facile de me trouver quelque emploi, sinon auprès d'elle, du moins dans le château. Le premier consul donna ordre qu'on me préparât une chambre. J'avais dans ce temps-là toutes mes dents bien rangées, et dans un état de conservation parfaite, un jeune chien n'en a pas de plus belles. Joséphine me demanda comment je m'y prenais pour les entretenir ainsi, de quelle poudre je me servais pour les rendre si blanches. "Ma foi, Madame, répondis-je, cela vient de ce que j'ai mangé long-

Un jour, rongé au cœur par les ulcères,  
Elle a fouillé sa plaie en rugissant;  
N'ajoutez pas à de telles misères...  
La pauvre Espagne a versé trop de sang.

Là, dans ces murs pleins d'un sombre silence,  
Que vous couvrez d'un œil étincelant;  
Sur ces remparts mornes où se balance,  
Prêt à tomber, votre sabre sanglant,  
Duc, des enfants, des femmes en prière,  
Tendent vers vous leur bras en gémissant,  
Oh! par pitié, songez à votre mère...  
La pauvre Espagne a versé trop de sang.

La paix laissait refleurir les campagnes,  
Zurbano vint sur les bords catalans,  
Et, comme un tigre accouru des montagnes,  
Il se rua sur les peuples tremblans.  
Las à la fin de pillage, de crimes,  
Une cité s'éveille en bondissant.  
Duc, épargnez d'innocentes victimes...  
La pauvre Espagne a versé trop de sang.

C'est ait trop peu des torches de la guerre,  
Et la cité, livrée à tant de maux,  
Senta t'encor, l'ongle de l'Angleterre,  
Qui de sa vie arrachait les lambeaux.  
Elle opposa le fer à la famine;  
A ses douleurs soyez compatissant,  
Duc, vous aviez préparé sa ruine...  
La pauvre Espagne a versé trop de sang.

Sur votre sol les âmes inquiètes  
Aiment toujours la grande déité.  
Duc, le soleil luit ardent sur vos têtes,  
Et vos deux mers chantent la liberté;  
Lorsque la voix d'une cité qui tombe  
Réveille un peuple en sa honte géant,  
Que le canon ne creuse pas sa tombe!  
La pauvre Espagne a versé trop de sang.

Peut-être à l'heure où ma plainte résonne,  
Duc, au milieu des bataillons ordens,  
Sur les remparts fumans de Barcelonne  
Votre cheval bondit, l'écume aux dens.  
Malheur! malheur! quand sur des têtes d'hommes,  
Duc, on était un pouvoir florissant!  
On voit, la nuit, se dresser des fantômes...  
La pauvre Espagne a versé trop de sang.

Les vers qui précèdent éaient à peine imprimés lorsque la dépêche télégraphique est venue nous apprendre qu'au bruit du canon qui bombardait Barcelonne, la Catalogne entière s'est soulevée en criant: "A bas les anglais! Vive la France!", Laissons passer les vers et les événements.

tems du pain de munition. Qui vous empêcherait d'en essayer?"

On vint annoncer au premier consul qu'on ne pouvait pas trouver de logement pour une femme, que toutes les chambres dans le voisinage des femmes du service étaient occupées. "Comment savez-vous que c'est une femme?" dit-il, ne voyez-vous pas à son habit que c'est un dragon? Logez le dragon Sans-Gêne à côté de Caffrelli et de Dupas, je vous réponds qu'il ne manquera pas à l'appel."

L'homme vêtu de noir qui me conduisit à ma chambre, portait un sac d'argent qu'il déposa sur la commode. C'était un présent de Mme Bonaparte; il contenait neuf cents francs. La maison où j'étais était bonne et le début promettait. Ce même soir, j'eus occasion de causer avec le général Victor. "On a beaucoup parlé de Sans-Gêne au dîner, me dit-il; le premier consul lui veut du bien, tout le monde ici est au mieux pour Sans-Gêne, la fortune de Sans-Gêne est faite."

La providence en avait décidé autrement. Elle m'avait donné un esprit aventureux, un besoin d'activité qui s'accommodaient mal de la vie agréable et abondante, mais monotone et inoccupée que pouvait m'offrir le château de Saint-Cloud. Quand je me fus bien promenée dans le parc et que j'en connus toutes les allées, quand j'eus bien joué avec les gazelles et que je sus par cœur les livres que M. Denon me prêta, je commençai à éprouver un indicible ennui. Je mangeais sans appétit et du bout des dents un dîner excellent, servi par un laquais, mais un dîner que j'étais condamnée à manger seule.

(La suite à Demain.)

MONTEVIDEO.

Nous pouvons annoncer avec certitude que M. Oribe, qui n'est d'ailleurs maître que du point que son armée occupe, fait arrêter tous les basques français ou espagnols, les canariens et tous les étrangers en général, avec *papelette* ou non, et en forme un corps qui se a commandé par don Ramon Artagabeitia : l'organisation a lieu au Pandó.

Voilà les garanties que nous offre, même avant son entrée projetée en cette ville, l'homme qui viole au-dehors les franchises acquises à nos compatriotes et cela malgré les menaçantes protestations dont il voile et sa rage et son impuissance. Que fera-t-il dès lors si jamais il triomphe? . . . Le consul qui semble aujourd'hui s'abandonner de *gaieté de cœur* . . . à une confiance illimitée, quant aux intentions des envahisseurs, pourrait déplorer quelque jour les funestes conséquences d'un aveuglement que nous nous ab-tenons de caractériser mais qui pèserait bien lourdement sur sa conscience, nous voulons dire sur sa réputation et son avenir. . . !

— Lors de l'arrivée de M. le ministre anglais Mendeville, samedi sur la corvette *Pearl*, une embarcation se détacha du bâtiment, avant même qu'il mouillât, et se rendit à bord de *Brown* qui était en vue.

On ne sait quel ordre nous voulons dire quelle invitation aura reçu l'amiral rosiste, mais dimanche matin il a mis à la voile dans la direction de Bueno-Ayres.

Le bruit court que la ratification du traité conclu et récemment modifié entre la république et l'Angleterre n'a pas seule appelé ici Mendeville qui, assure-t-on, a déjà adressé à Oribe, au nom du corps diplomatique à Buenos-Ayres une intimidation dont nous attendrons toutefois les effets.

FAITS DIVERS.

— ANCÔNE, 19 novembre.—Des lettres d'Athènes, du 12 courant, nous apprennent que sir E. Lyons et l'ambassadeur de France à Athènes ont remis au ministre des affaires étrangères des notes dans lesquelles ils se plaignent vivement de l'exagération des tarifs de douanes, et annoncent que les relations du commerce avec la Grèce deviendraient impossibles si le tarif n'était pas modifié. Le gouvernement a nommé une commission pour examiner cette affaire. On pense qu'un nouveau tarif de douanes sera prochainement publié. Quand la flotte française a quitté Beyrouth, l'insurrection du Liban et de l'Anti-Liban avait atteint son apogée; on doutait que les turcs parvinssent à se rendre maître du mouvement.

(Gaz. d'Autbourg, 30 nov)

Le schooner *Burlington*, récemment arrivé de la Havane, a apporté les nouvelles suivantes :

On sait que M. Turnbull, ex-consul britannique à la Havane, qui a été obligé de se retirer de l'île pour s'être immiscé dans les relations entre les planteurs et leurs nègres, est arrivé le 16 octobre, dans le port de Givara, avec ordre du gouvernement anglais de demander la mise en liberté de tous les nègres introduits dans l'île depuis le traité de 1821. M. Turnbull demanda l'autorisation de se rendre dans la ville de Holquin, où réside le gouverneur du district. Le commandant lui donna cette autorisation, mais il le fit accompagner par deux hommes auxquels il donna l'ordre de ne le laisser entrer dans aucune plantation; le gouverneur l'ayant reconnu, le fit arrêter et mettre au secret. On annonce que M. Turnbull partira dans quelques jours pour la Havane, à bord d'un steamer qui est attendu à Givara, pour être mis à la disposition du capitaine-général. (Standard)

— Des troupes anglaises ont eu beaucoup de peine à creuser une fosse pour les ossements et les débris de leurs malheureux camarades tués dans la retraite de Caboul. La terre était tellement dure, qu'il a fallu renoncer à faire une fosse; on a seulement creusé autant que l'on a pu, et l'on a couvert d'énormes pierres à peu près 162 squelettes de soldats anglais. C'était un hideux spectacle que celui des rochers et des profonds ravins jonchés de cadavres. Pendant que les Anglais s'efforçaient de rendre les derniers devoirs à des amis et à des camarades, des cavaliers affghans n'ont pas cessé de les harceler. Le corps du capitaine Hamilton, en état de conservation parfaite, avec ses énormes moustaches rousses, était entouré de cadavres de cinq barbares qu'il avait tués en se défendant vigoureusement.

Les armées des généraux Nott et Pollock, s'élevant à 18,000 hommes, doivent quitter Caboul le 10 octobre. Elles seront de retour à Jellalabad le 22, à Peshawar le 8 novembre à Ferozepore le 17 décembre ou au moins avant la Noël. Il faut espérer qu'à cette époque une partie de nos troupes qui garnissent le Scinde seront prêtes à rejoindre l'armée principale, et alors, au commencement de l'année 1843, nous aurons 25000 hommes stationnés sur la frontière de Sutly.

— La délivrance des prisonniers anglais a été due à la trahison du shah Mahomed, chargé par Ukhbar-Khan de les garder. Ce chef a délivré les prisonniers moyennant 2,000 roupies et la promesse d'une pension de 1,000 roupies par mois. L'affaire a été négociée par les Hazaras, qui accompagnaient la brigade du général Sale. On a été heureux de suivre ces négociations, car Ukhbar-Khan avait envoyé des détachements considérables pour intercepter leur passage. Les derniers ordres du chef affghan étaient de les envoyer tous au Koolum et de tuer ceux qui ne pourraient pas faire la marche. Lorsque les prisonniers anglais sont rentrés dans le camp, on avait peine à reconnaître leurs figures amaigries et surtout hâlés par le soleil; on avait peine à les distinguer des affghans de l'escorte. Les Hazaras ont promis de prendre Ukhbar-Khan mort ou vif. (Delhi Gazette.)

— Un ambassadeur, arrivé avec des présents de la reine d'Angleterre, a été parfaitement reçu par le roi de Perse. L'ambassadeur lui a reproché sa protection accordée à trois chefs de Candahar comme contraire aux bonnes relations contre l'Angleterre et la Perse. Il a demandé que les chefs affghans fussent livrés. Seoo-Mahomed-Shah a répondu qu'il n'adhérerait jamais à ces propositions.

(Extrait de l'Overland Bombay Courier.)

— Une lettre de Londres, publiée ce matin par la *Gazette des Tribunaux*, annonce la restitution de 19,415 livres sterling sur les 19,715 volées à l'une des banques d'Angleterre. D'après le récit de la *Gazette des Tribunaux*, cette restitution aurait été faite par un ami du nommé Edward Jordan, le commis infidèle, qui avait enlevé cette somme (environ 500,000 fr.) Il paraît que les 300 livres sterling (7,500 fr.) qui manquent ont été changés en or par Jordan au moment où il a pris la fuite.

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

UN POÈTE IMPROVISATEUR.

Si Saturne est grenadier, avant il est poète, grand faiseur de citations et surtout improvisateur. Il possède de cette dernière qualité à faire trembler MM. Eugène de Pradel, Carulli et *tutti quanti*.

Avec une telle organisation, Saturne se trouve naturellement le grand fournisseur des négociants en bons de la rue des Lombards. Cette préférence de la part de MM. les confiseurs s'explique facilement, et nos lecteurs la comprendront quand ils auront pris connaissance de l'adresse imprimée du moderne Tibulle :

SATURNE POÈTE IMPROVISATEUR.

Compose *Epitaphes, Madrigaux, Accrostiches, Éloges et compliments de bonne année, Couplets de noces, Lettres de faire part, Affiches et Annonces en vers.*

Il prévient MM. les confiseurs qu'il fournit, pour le commerce, les vers alexandrins à dix centimes, les petits vers à cinq centimes.

(Ecrire franco pour les envois en province.)

Malheureusement, M. Saturne déteste monter la garde et adopte les petits verres, à cinq centimes, composés par les distillateurs.

Le président.—Vous êtes assez exact à vous rendre au départ de la compagnie; mais une fois arrivé au poste, vous disparaissiez et votre commandant ne vous revoit plus de la journée.

Saturne.—

Je le sais; mais, chacun son goût :  
Après du poste est un égout.  
Moi, je veux me choisir une libre atmosphère;  
L'air pur, clair et serin, est l'air que je préfère.  
Des marais, des égouts, l'horrible puanteur  
Offense l'odorat et souève le cœur. . . .

Le président, souriant.—Cette mauvaise raison ne serait tout au plus valable que pour une fois. On a travaillé, il est vrai, à la conduite des eaux, et cela près du poste; mais il y a déjà long-temps que ces travaux sont terminés, et depuis vous avez continué à vous absenter.

Saturne.—

Veuillez donc cette fois, pour ne pas faire erreur,  
Monsieur le président, accusé de chaleur :  
A la halle, bien loin de vos patrouilles grises,  
J'étais allé chercher un panier de cerises. . . . .  
Cerise ! aimable fruit, quel bien tu nous procures !  
Tu flattes notre goût, tu rends nos humeurs pures,  
Tu fais dans notre cœur couler un sang nouveau.  
Et pour le confiseur tu gardes ton noyau.

Le président.—Qu'importe au conseil que vous aimiez les cerises ou les prunes.

Saturne, vivement.—

Fraiche ou sèche, la prune offre un double profit,  
Car elle plaît et rafraichit.

Le président, partageant l'humanité générale.—Tout ceci ne vous justifie pas, car enfin l'un dirait : il fait trop chaud, l'autre, il fait trop froid; un troisième donnerait pour raison qu'au poste il préfère le café. . .

Saturne.—

Café ! divin café ! dont l'aimable liqueur,  
Sans altérer la tête, épanouit le cœur.

Le président.—Abandonnez ce système de défense, et faites mieux. Arrosez au conseil que le rapport fait contre vous à parfaitement raison, lorsqu'il vous signale chaque fois comme étant pris de vin.

Saturne.—

Quant au vin, sur ce choix, voici notre doctrine :  
Buvez-en peu (rires), mais qu'il soit bon ;  
Le bon vin sert de médecine,  
Le mauvais vin est un poison.

Un vin frais, naturel, pé illant, gracieux,  
Vous flatte le palais, l'odorat et les yeux. . . . .

Le conseil, peu sensible à l'éloge du vin érudite le trop poétique Saturne à vingt-quatre heures de prison.

Saturne, se retirant en levant les yeux vers le ciel.

Dulci, d-ficra, meudulatur carmina lingua,  
Cantator Cycnus funeris ipse sui.

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTEVIDEO.

Arrivées du 6 mars.

Rio Grande, barque anglaise *Herpiera* en lest.

Une grèlette portugaise entrée hier de lest, non visité.

Boston, 31 décembre, barque américaine *Elvira* 158 ton., cap Gravis, à l'ordre avec 20 barils pommes, 60 douzaines haches, 27 barils viande salée, 16 1/2 id., 2 caissons chandelle, 6 caissons cidre, 240 ballots effets, 73 caissons morues, 45 barils id., 200 caissons arang, 25 barils poisson salé, 9 caisses cha-paux, 24,982 pieds planche, 3,000 mille livres cloux, 7,080 pieds avirons, 8 barils huile, 6 id poix, 20 barils riz, 300 barils eau-de vie, 12 pots tabac à priser, 13 barils terbenline, 42 caisse jarabes salse parcellle, 14 caisses souliers.

ONT FERME REGISTRE.

Rio Grande, polacre sardo *Siempesiva*,  
Buenos-Ayres, brick goelette hambourgeois  
*John et Elena*.

Gênes, polacre sardo *Carolina*,  
Buenos-Ayres, priquette *Lucitano*,  
Buenos-Ayres, brick belge *Marco Polo*,  
Buenos-Ayres, goelette danoise *Comet*.

## AVIS AU COMMERCE.

MM. PORTAL frères, de cette ville et M. N. G. HIMAUS leur représentant, ont l'honneur d'aviser au commerce, qu'à dater du 28 février 1843 ce dernier cesse d'être attaché à ladite maison et d'en avoir la procuration.

Montevideo, le 1er mars 1843.

PORTAL frères.

AVIL M. Pierre CRAMPET a vendu sa peluqueria à Jean DENIS et Arnaud PUJO, située à la rue San Joaquin. Les personnes qui auront des comptes à régler avec ladite peluqueria devront se présenter dans l'intervalle de trois jours, et dans le cas où il ne se présenterait pas, ils prendront tout droit de réclamer.

## AVIS DIVERS.

*Le Rapport de la Commission se vend à l'imprimerie du Patriote.*

Avis. — Deux appartemens à louer rue San Vicente, n. 49. La maison a de l'eau et des lieux.

Le 2 mars une lampe cornelle a disparu de l'établissement sis rue San Telmo, No 1, de las bovedas. Celui qui la restituera ou dénoncera le voleur, recevra 20 patacons de gratification.

Monsieur Alphonse Rémoissier est prié de passer chez M. Des Brosses où il trouvera une lettre à son adresse.

AVIS. — On a perdu dimanche dernier, dans l'enceinte du marché, un portefeuille contenant des papiers de famille la résiliation d'un contrat et un certificat d'immatriculation au nom de M. Joseph Piépon. La personne qui voudra bien le remettre au bureau de ce journal sera gratifiée.

Depuis longtemps on cherche une force qui puisse remplacer la vapeur et qui soit moins coûteuse. Napoléon avait offert une récompense de deux millions pour celui qui en découvrirait une ne provenant d'aucun des quatre éléments. Cette découverte n'a pas été et ne pouvait être faite; mais il a été trouvé une puissance qui, si elle ne rentre pas dans les conditions du prix proposé par Napoléon, assure néanmoins tous les avantages qu'on désirait obtenir.

Grace à cette découverte, les travaux les plus importants aujourd'hui pourront être entrepris et terminés avec des frais dix fois plus minimes que ceux exécutés jusqu'à ce jour. Le percement des isthmes de Suez et de Panama, travaux les plus importants de notre époque, pourront enfin être réalisés et offrir au commerce européen une voie plus large et plus productive que celle ouverte par la découverte de l'Amérique. La vapeur se trouvera en outre détronée pour un grand nombre de machines fixes, car cette force existe en assez grande profusion dans la nature pour pouvoir remplacer, en quantité, toutes les forces obtenues jusqu'à présent par les cours d'eau, le vent et la vapeur.

Nul doute que le gouvernement, qui en fera l'acquisition n'obtienne, par ce seul fait, une immense supériorité sous le rapport politique et commercial; c'est pourquoi l'inventeur, qui est Français, désire pouvoir être mis en demeure d'en pouvoir faire hommage à son gouvernement.

L'auteur pensant qu'il ne peut faire valoir une découverte aussi importante sans se rendre en France, demande deux cents patacons à emprunter. Il offre une hypothèque sur des rentes qu'il possède au Trésor de France.

L'auteur s'engage en outre, envers les personnes qui pourraient lui offrir des garanties morales et légales suffisantes, à donner les preuves les plus positives de la véracité de sa découverte, dont il peut démontrer, d'une manière mathématique, la rapidité et la force.

S'adresser chez M. Pénékre, rue San-Francisco n. 40, ou au bureau de l'imprimerie.

## SALON DU JARDIN.

Prix d'entrée, 12 vintins—Tous les dimanches et jours de fêtes il y aura bal dans le salon, de 2 heures après-midi jusqu'à 8 heures du soir.

## AU COMMERCE.

MM. Arnaud VILLATE et Jacques MAILLARD ont l'honneur d'aviser le public qu'à compter du 1er février courant et après règlement de tous comptes ils ont de commun accord dissous la société qui existait entre eux. M. Maillard reste à la tête de l'établissement et exclusivement chargé de l'actif et du passif; ce que les dits intéressés font savoir d'une manière légale et pour la gouverne de ceux avec qui ils ont eu quelques relations.

Les consignataires du trois mats le *Turenne*, préviennent les respectifs receivers des marchandises, de bien vouloir les retourner dudit navire, afin qu'il puisse continuer son voyage à Buenos-Ayres, les 8 jours que le capitaine a accordé pour les décharger selon les connaissances finies le 23 courant. Les mêmes préviennent les personnes venues de passage, qui n'en ont pas réglé le montant, de le faire de suite, s'entendant avec le capitaine Larche ou avec leurs consignataires MM. Zämermann et Tréserra rue San-Benito.

AVIS. Il a été perdu un portefeuille à partir de chez Marin Cazenave jusqu'à la rue du Porton, en allant vers la Buena Vista. Ce portefeuille renferme une papéte délivrée par le consul belge M. Lafond, ainsi que quelques factures etc. Récompense à celui qui l'apportera chez le sieur N. Frerotte, almacén de ferreteria, à la Buena Vista.

## FABRICA DE BOMBAS Y MOTONES.

F. I. nor A. Degruhs tiene el honor de participar á los propietarios y capitanes de buques que acaban de establecer en su toneleria bien nombrada en la calle San-vigil n. 60 una fabrica de bombas de todas clases y tamaños, motones de amante, y aparato de patente, con sus correspondientes roldanas, idem chicos y grandes y tambien ordinarios de todas clases tiene tambien un sortido completo de palos mayores, de mesasa, trinquete, masteleros de gavia, de juanete etc., re noy, palanca, roldanas de patente, pipas para agua, etc. etc.

Las personas que quisieren honrarlo con su confianza, seran servidas con prontitud y á precios muy moderados.

MM. Pierre BLANCAT et Félix DAOER, marchands tailleurs, ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont acheté le magasin de M. GARAQUEL, rue du Porton. Les personnes qui voudront bien les honorer de leur confiance trouveront toujours de la nouveauté dans les modes et bonne confection dans l'ouvrage.

M. Blancat gèrera le magasin rue du Porton et M. Dager celui de M. Blancat rue des Pescadores.

AVIS. La personne qui aurait trouvé un certificat d'immatriculation accordé en juin 1842, à M. Frédéric Milhau, français, né à Caux, arrondissement de Béziers, département de l'Hérault est prié de le remettre chez M. Milhau restaurateur, en face du Pavillon français.

Le capitaine du trois-mats, brique française, *Ducoedte*, prie messieurs les passagers qu'il a amené de Valparaiso de vouloir bien passer chez M. Duplessis, consignataire, rue San-Benito 30, pour régler le paiement de leur passage.

## A VENDRE OU A LOUER.

Le restaurant sis rue San-Carlos en face le pavillon français. On cède la clef sans rétribution. L'acheteur n'aura à payer que les améliorations faites dans l'établissement par le propriétaire actuel.

S'adresser au dit établissement.

## AVISO AL COMERCIO.

La sociedad de panaderia que existia entre los Sres. Esquivan Ritu y D. Pedro Parterrie en la casa del Sr. Don Manuel Lima, manzana num. 5 (buena vista) habiendo cesado de comun acuerdo y amistosamente, las personas que tengan cuenta con ella pueden dirigirse al Sr. Ritu que queda solo dueño de dicha panaderia y encargado de pagar las ditas y recibir los créditos.

AVIS. Rue St.-Joaquin dite des pêcheurs, No. — un porte plus haut que Mme Himonet. On trouvera une grande quantité de pommes de terre de première qualité et nouvellement débarquée, à un prix très modéré.

## Au drapeau français.

Le sieur Mathieu à l'honneur de prévenir le public qu'il vient d'établir un débit de LIQUEURS ET DE RA-FRAICHISSEMENTS à l'instar de Bourdeaux; il tient également un assortiment de vins vieux en bouteille; et d'excellent vin ordinaire à 4 vintins la quarte, RUE SAINT-SEBASTIEN, n. 4, vis-à-vis M. le vice-président.

M. Roiffé, instituteur, désirerait trouver un appartement composé de plusieurs pièces avec une cour. S'adresser à sa maison d'éducation, sise à l'ancienne poste, rue du Porton, ou à cette imprimerie.

A LOUER. — Un restaurant muni de tout le mobilier et des ustensiles nécessaires, ayant belle clientèle et très avantageusement situé. S'adresser au bureau du *Patriote*, rue St. Jean, n. 39.

A VENDRE — Un billard supérieur et à très bon marché. S'adresser chez Mr. Sénateur Roullier, près du marché.

M. CAPDERESTET associé de M. ROIFFE pour l'établissement de l'enseignement mutuel situé dans la rue du Porton, maison de l'ancienne poste, étant parti de Montevideo, M. Roiffé demande un associé qui puisse le remplacer immédiatement.

M. Roiffé prévient les pères de famille qu'il prend des élèves qu'il garde toute la journée et à demi-pension.

Le cours du soir qui avait lieu de 6 à 11 heures n'aura plus lieu que de 7 à 10 heures.

AU CAFE DE LA MARINE, en face du Môle, du côté du sud. Sous le double rapport de la propriété et de l'excellence du service, cet établissement qui vient de s'ouvrir ne laisse rien à désirer.

## FABRIQUE DE POMPES ET POULIES.

M. A. Degruhs a l'honneur de prévenir MM. les propriétaires et capitaines de navires, qu'il vient d'établir dans sa tonellerie, déjà bien fameuse, rue Saint-Michel, n. 60 une fabrique de pompes de toutes grandeurs, grandes et petites poulies perfectionnées et ordinaires. Il a aussi un assortiment complet de grands mats, mats de misaine, huniers, perroquets, artimon, hunes, rames, an-pècles, et généralement tous les agrès nécessaires dans cette partie.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance seront servies avec soin, promptitude et à des prix très modérés.

## Avis qui intéresse tout le monde.

Dans les magasins de P. DUPLESSIS, rue San Benito n. 32, se vendent, à dater du 1er janvier 1843, les articles suivants:

Les BELLÉS BOUGIES de URUGUAY, prix en gros 7 piastres l'arrobe, le SAVON SUPERIEUR DU CÉRO, à 8 piastres le quintal, la CHAUX déjà si connue par sa bonne qualité, faite au Carré, se vendra mesurée à des prix très modiques.

## Navires en Charge.

En charge pour Rio-Janeiro, touchant à Ste. Catherine. L'imposant brick *Indien* de Rouen, connu généralement partout ou il a paru d'une marche supérieure, commandé par le capitaine Fremont, partira pour lesdites destination incessamment il prendra du fret et des passagers qui trouveront sur son navire toutes les commodités confortables que l'on peut désirer en mer, on peut s'adresser pour traiter du fret et passagers, 1.0 à M. Maimez, courrier maritime, ou à M. le capitaine Louis G. Fremont à son bord et chez M. Escher, consignataire.

## PARA BUENOS-AIRES.

La hermosa barda francesa *Ducoedte*, su can. Mr. Laplume, saldrá para dicho destino el sábado próximo, admitiendo flete y pasajeros en la cámara y en el entrepuente, las personas que queran tratar para una ú otra cosa pueden dirigirse á su consignatario D. P. Duplessis, Calle de San Benito, núm. 30.

## COURRIERS.

Pour Canelones, San José, Colla, Durazno, Soriano Mercedes, Sandú, Florida, San Salvador, et Salto sortent les 1, 8, 16, et 24 de chaque mois. Pour Maldonado, Minas, San Carlos, et Rocha le 1 et 16; pour le Cerro-Largo, le 7 et 22.

Jh. Reynaud, Gérant.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jh. REYNAUD.